

Les tours d'ivoire en terre cuite de
VINCENT
BATBEDAT

« J'AI EU ENVIE DE SCULPTER DES MONTAGNES DÉFI-REFUGES :

CELA S'EST TRADUIT PAR DES TOURS – LA TOUR EST UNE MONTAGNE ÉDIFIÉE PAR L'HOMME,

– C'EST UN LIEU DE DÉFI, PAR SA VERTICALITÉ ET UN LIEU DE REFUGE,

PAR SON INACCESSIBILITÉ ».

Dider Henry



Lorsque Batbedat évoque ce qui motive son travail, il dit : « Fidèle à la spirale dont le thème me semble inépuisable, j'ai fait en sorte que toute la construction – composée d'arêtes, de volumes, de creux et de passages intérieurs – lui soit subordonnée », il est bien difficile de ne pas voir dans ce travail toute une démarche, toute une quête de préhension de valeurs ou d'un contenu du Sacré.

Bien sûr, l'art peut se concevoir comme étant le plus sacré des actes profanes et les sculptures de Batbedat procèdent de cette volonté d'exprimer les vrais moteurs du plaisir, si ce n'est de la joie, que sont les rapports harmoniques. L'harmonie est dans le figuré achevé, tout autant que dans l'épure et de ce fait, l'architecture est, d'une certaine façon, le premier art dit *abstrait*. Alors à l'évocation d'une image de cette sorte, naissent les colonnes érigées que sont les sculptures de Batbedat, ces labyrinthes verticaux qui utilisent pour se révéler, la substance tellurique qu'est la terre... Cette terre, façonnée par la conscience et l'esprit de l'homme, qui ne trouve sa dureté, sa permanence, que dans la puissance magique du feu qui la cuit, se cristallise pour devenir une sorte de bétyle qui témoigne. Mais de quoi peut-il témoigner, si ce n'est de ce qu'il y a au-delà des apparences. Au fait, n'est-ce pas tout le propos de l'art moderne, que de réagir contre un art réaliste, en

concomitance avec celui de la société contemporaine, qui est de se chercher de nouveaux modèles plus adaptés aux besoins du moment. Cela se traduit expressément depuis l'impressionnisme dans les recherches plastiques, même si ce mouvement était encore dédié au réalisme, car n'oublions pas néanmoins qu'il refusa fermement celui-ci, en alléguant qu'il fallait donner aux choses vues, une image modifiée.

Comme l'exprimait Paul Klee : « C'est la nature elle-même qui crée par l'intermédiaire des artistes ». Il y a donc lieu, devant

chaque nouvelle œuvre, de s'étonner et d'être curieux. On ne peut comprendre le nouveau, que dénué de tout *a priori* et comme ici, on peut dire que la constante de la sculpture moderne est de trouver un équilibre entre matière et vide, tout comme notre époque, gorgée de références scientifiques, mathématiques, techniques, cherche à articuler ces contenants, sur une trame empreinte de spiritualité.



La masse sculpturale va donc chercher le meilleur équilibre harmonieux existant entre les volumes sur lesquels s'accroche, pour être ensuite refoulée, la lumière et les ouvertures ou creux, qui, au contraire, aborde celle-ci comme des meurtrissures par où s'infiltrer la mort. Elles sont aussi à concevoir comme des bouches par lesquelles s'écoule la vie, symboles de destruction et de fécondation tout à la fois. Dressées comme pour prévenir de toute agression, ces œuvres faites de multiples éléments carrés, ascétiques, gravides de scarifications rythmiques, s'animent grâce à l'agencement de ces différentes parties d'un mouvement circulaire, qui donne une vie et une dimension à un sujet situé dès lors, hors de l'espace initialement circonscrit.

Jusqu'au 21 janvier, la galerie Michèle Broutta, 31, rue des Bergers à Paris, présente plus de 32 sculptures en terre cuite, bronze, acier, ainsi que des dessins et aquarelles préparatoires. Ces œuvres affirment le désir de l'artiste de s'installer dans l'élémentaire, à l'écoute des premiers ébranlements de cette remise en marche vers

l'avenir, qui nécessite un retour vers l'essence primordiale, que sont la matière brute et la force du geste. ■

